

Mythomane

André Malraux. Une vie, d'Olivier Todd, Gallimard, « Folio », 987 p.

L'amitié d'André Malraux. Souvenirs et témoignages, de Henri Godard, Gallimard, 148 p.

Maxime Blanchard

Number 196, May–June 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19428ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blanchard, M. (2004). Mythomane / *André Malraux. Une vie, d'Olivier Todd*, Gallimard, « Folio », 987 p. / *L'amitié d'André Malraux. Souvenirs et témoignages*, de Henri Godard, Gallimard, 148 p. *Spirale*, (196), 33–34.

MYTHOMANE

ANDRÉ MALRAUX. UNE VIE d'Olivier Todd

Gallimard, « Folio », 987 p.

L'AMITIÉ D'ANDRÉ MALRAUX. SOUVENIRS ET TÉMOIGNAGES de Henri Godard

Gallimard, 148 p.

LA PARUTION d'une nouvelle biographie d'André Malraux ne pouvait que provoquer l'incrédulité, sinon l'agacement. N'a-t-on pas tout dit sur cet homme « *aux misérables petits tas de secrets* » ? Ils se comptent en effet par centaines les souvenirs, confidences et témoignages de compagnons de route, proches collaborateurs, maquisards, femmes, maîtresses, neveu, ennemis et flatteurs du célèbre ministre de la Culture. Néanmoins, le succès médiatique du *André Malraux* d'Olivier Todd, récemment réédité en Folio, atteste l'incontestable intérêt porté à l'homme. Il semble en être tout autrement de son œuvre. Qui lit aujourd'hui *La condition humaine* et *L'espoir*, ces romans engagés que beaucoup jugent démodés ? Il n'est pas rare d'assister à des colloques consacrés à André Malraux lors desquels sont extraordinairement omis les romans, mais où sont plutôt passés en revue les actions du ministre, les interventions de l'intellectuel, l'apport du critique d'art, la spiritualité de l'agnostique. La biographie d'Olivier Todd ramène à la question souvent controversée des liens entre l'homme et l'œuvre, qui ne cesse de se poser à la littérature. Sans s'élever contre les biographies d'écrivain, qui s'avèrent parfois réussies et intertextuelles, il faut cependant s'interroger sur leur anti-intellectualisme. Derrière les textes, n'y aurait-il pas finalement que la vérité biographique, plus parlante que l'œuvre, plus divertissante que la théorie ? Dans une note révélatrice, Todd écrit que « *[s] tructuralisme et postmodernisme obligent* », « *certain mandarin universitaires encouragent leurs étudiants à éviter la biographie [...]* Les textes, on le sait, renvoient à d'autres textes... jamais à la vie. Le rejet de Sainte-Beuve ne produit pas sur-le-champ des Proust. Cependant, de nouvelles générations d'étudiants se font moins frileuses ». Moins frileuses en quoi ? On se le demande.

À la vie, à la mort

Malgré son regrettable préjugé en faveur de la « *vie* », Olivier Todd a le mérite d'avoir écrit un ouvrage de référence, peut-être la seule biographie intégrale d'André Malraux. Des prédécesseurs comme Jean Lacouture, Curtis Cate et Robert Payne n'ont pas été aussi ambitieux. Fruit d'un minutieux travail d'archives, d'enquêtes passionnées et de nombreuses interviews, *André Malraux. Une vie* synthétise de manière vivante

l'abondante matière Malraux. L'imposante biographie de plus de neuf cents pages commence par la rare évocation des premières années de celui qui détestait son enfance à Bondy, en banlieue parisienne. Au souvenir de la pittoresque confiserie tenue par sa grand-mère, sa tante et sa mère divorcée, Malraux préféra l'idéalisation du père aventurier et spéculateur, fier descendant de navigateurs dunkerquois. Dans les chapitres suivants défilent à toute vitesse les premières incarnations de Malraux : bouquiniste parigot, spécialiste improvisé de livres anciens, très mauvais poète surréaliste, séducteur de Clara Goldschmidt, sa première femme, voleur de statuettes khmères au Cambodge, directeur de journal anticolonialiste en Indochine, écrivain-vedette sans livre, romancier magouilleur, prix Goncourt de justesse. D'une écriture rythmée, Todd fait découvrir avec intérêt un Malraux moins connu, d'avant la guerre d'Espagne, d'avant la Résistance et d'avant le ministère de la Culture. Dans le style pastiché de *Paris-Match*, les derniers chapitres, ceux qui couvrent la période d'après 1969 et qui révèlent un Malraux vieillissant et inédit, retiré au château des Vilmorin, drogué de luxe et de pilules, s'avèrent excellents comme les chroniques d'un journal à potins.

Étant donné la précision des recherches d'Olivier Todd, certains choix et omissions ne peuvent qu'étonner. La mort tragique de Josette Clotis, deuxième femme de Malraux, mère de ses deux fils, ne méritait-elle pas mieux que d'être expédiée en trois lignes ? Certes, on peut comprendre l'aversion du biographe pour le macabre des enterrements, mais pourquoi les funérailles du général de Gaulle, de qui Malraux fut le « *génial ami* » pendant vingt-cinq ans, ne valaient-elles pas la peine d'être racontées ? Par ailleurs, à ces impatiences du biographe s'ajoute un autre manquement à la rigueur : les intrusions entre crochets. Todd ponctue en effet les discours de Malraux de remarques telles que « *[faux]* », « *[cliché]* », « *[presque un lapsus]* », etc. Particulièrement abondantes dans la période de la militance antifasciste, ces insultantes rectifications veulent surtout ramener à l'ordre le Malraux compagnon de route des communistes, trop complaisant envers Staline. Par ses interventions, le biographe tente un procès anachronique et convenu à la gauche des années 1930, car dénoncer de la même manière la mouvance communiste et la droite fasciste, c'est

s'adonner à un révisionnisme facile, à l'instar de tous ces inventeurs de la machine à reculer dans le temps qui auraient été, du même souffle, irréprochablement antifascistes et vertueusement anticommunistes. Finalement, au chapitre des erreurs, il faut signaler le vaniteux prologue intitulé « *L'eau du cœur* », que Malraux ferait monter aux yeux, selon un mot hautain de l'actuel président de la République française, Jacques Chirac. Jacques Chirac ? Secrétaire d'État assis en bout de table, Chirac a assisté au conseil des ministres avec André Malraux... Aussi puissant soit-il aujourd'hui, cela fait-il de lui un familier de Malraux, digne d'inaugurer sa biographie ? Il est vrai qu'à titre de président de la République, Jacques Chirac a fait procéder au transfert des cendres de Malraux au Panthéon en 1996. Cela dit, son évident dédain à son endroit (« *C'est un grand homme, pas un grand écrivain* ») confirme que la cérémonie de 1996 n'était au pire qu'une manœuvre électorale, au mieux qu'une imitation de la cérémonie pour Jean Moulin en 1966, celle-là même à laquelle Malraux avait présidé.

Critique et vérité

Mis à part les manies et humeurs du biographe, somme toute superficielles, il reste que cet ouvrage pose mal la question fondamentale du rapport entre littérature, réalité et vérité. Aux faits biographiques, Todd oppose invraisemblablement les romans et les deux tomes « *autobiographiques* » du *Miroir des limbes* (*Antimémoires* et *La corde et les souris*) d'André Malraux, comme s'il n'avait jamais entendu parler de romanesque, d'imagination et de création. Todd prend l'écriture de Malraux au pied de la lettre, à peine plus perspicace que Georges Pompidou qui, à propos d'une réception relatée dans *Les hôtes de passage*, déclarait qu'elle avait eu lieu le jour, non la nuit... Afin de mieux bricoler sa nébuleuse légende, Malraux aurait répandu les rumeurs les plus flatteuses, puis laissé courir les mauvaises, question de mystification et de dosage. Atteint de mythomanie, Malraux aurait cru à ses mensonges. Ne serait-ce pas plutôt que Malraux ne s'intéressait pas « *à l'exactitude historique, mais à la littérature* » ?

C'est principalement à démentir l'image du Malraux-grand-résistant que Todd s'occupe. Que Malraux soit entré dans la résistance active

en 1943 ou en 1944, cela mérite sans doute d'être éclairci. Toutefois, selon le biographe, la comparaison de la version imaginée de la Résistance, telle qu'elle se trouve dans les *Antimémoires*, et de sa réalité vécue révèle un Malraux en proie aux pires déchainements du délire mythomane. Comment expliquer une analyse aussi vulgaire? Comment lire les pages vindicatives de l'accablante preuve? Todd cherche-t-il un *scoop*, comme un journaliste en mal de notoriété? Peu importe que Malraux se soit inventé des exploits quand il aurait pu aisément leur substituer de vraies prouesses. Dans son existence, il y avait matière suffisante à héroïsme, sans en rajouter. Mais là n'est pas la question. Car il ne s'agit pas de garder intacte la légende de Malraux, mais de s'interroger sur les procédés d'Olivier Todd.

moires et *La corde et les souris* de Malraux s'écrivent à l'encontre du pacte autobiographique, ces attentes du lecteur dont a parlé Philippe Lejeune. Enfin, hormis l'épilogue anti-autobiographique et le passage autoplagié inaugural, le refus de l'enfance et de l'intimité, la chronologie malmenée, les monologues de grands personnages, les conversations où s'oublie l'auteur, l'absence même de l'autobiographe sont autant de défis au genre autobiographique. Malraux voulait être l'anti-Proust. En fait, Marcel Proust lui aurait plutôt servi de modèle : l'écriture d'un roman à partir de la vie. Avec les *Antimémoires* et *La corde et les souris*, Malraux a écrit deux tomes d'un roman de la Résistance, tant promis. Au lieu de diagnostiquer la mythomanie, il vaudrait mieux parler d'autofiction, terme commode, à la mode, qui reste à définir, mais juste.

fabrique pas une postérité aux alouettes. D'une part, le personnage héroïque qu'il met en scène, inspiré de sa réalité, mais exaltation de sa propre histoire, doit être vu comme un modèle et un idéal de l'intellectuel engagé, défini par la discussion, saisi au milieu de l'action et de l'écriture. D'autre part, le héros du *Miroir des limbes* devient symbole, multiplié en autant de semblables, uni à la foule des paysans, soldats, maquisards, ouvriers, révolutionnaires, intellectuels et artistes. S'il y a héros, c'est pour mieux évoquer les combats et les espoirs d'une collectivité solidaire. Dans *Le temps du mépris*, Malraux écrit que l'individu « s'oppose à la collectivité, mais il s'en nourrit. Et l'important est bien moins de savoir à quoi il s'oppose que ce dont il se nourrit [...] ». Malraux crée des mythes, écrit un grand récit. La métamorphose de l'autobiographique propose ainsi des modèles d'association et de société : un projet politique. Aussi sentimentales soient-elles, ces scènes de solidarité ne peuvent que provoquer la nostalgie et la réflexion.

Superficiel, le diagnostic de mythomanie s'avère de surcroît dangereux. Todd se moque des aspirations et des représentations d'égalité, de fraternité et de liberté de Malraux, qui se bornent pour lui à des élucubrations de mégalomane. Au-delà du scandale des « révélations », Todd ne propose pas d'analyse. Alors que le pessimisme et la lucidité devraient redoubler l'engagement, aucune volonté de combat ne surgit de la prose décourageante du biographe. Irresponsable, Todd ne fait que contribuer au cynisme ambiant ; en politique, pas de héros, de mythe et d'utopie possibles. Dans « La pensée de droite, aujourd'hui » (*Les Écrits de Simone de Beauvoir*, de C. Francis et F. Gonthier), Beauvoir a dénoncé l'incapacité de la droite à concevoir la politique en termes de générosité et d'idéaux, à envisager la politique autrement qu'en fonction de calculs, d'intérêts et d'ambitions individuels. S'il ne s'agit pas de sanctifier André Malraux, encore est-il possible d'admirer la conviction et l'immensité de son œuvre.

Est-ce en réaction à une société occidentale a-critique, indifférente ou béate que les intellectuels ne parviennent plus qu'à « déconstruire », sans adhésion, sans principe? À cet égard, *L'amitié d'André Malraux* de Henri Godard lui vient comme une espérance. Ce petit ouvrage, impressionnant travail d'érudition, consigne plusieurs témoignages de contemporains et amis d'André Malraux, de Louis Guilloux à Jean Grosjean, en passant par Pascal Pia. À travers des pages de journaux intimes, de carnets et de romans, ces proches, souvent déçus par le ministre gaulliste, n'en admiraient pas moins l'écrivain engagé, le défenseur de la culture, le politicien tolérant et ouvert d'esprit. Dans ce mélange de clairvoyance, de loyauté et de confiance, dans cette amitié, n'y aurait-il pas quelque chose comme un projet?

MAXIME BLANCHARD



Claudine Cotton, *Se couvrir*, 2003, manœuvre réalisée dans différents pubs de Cardiff, Pays-de-Galles, dans le cadre d'échanges Wales-Québec. Action : bérets détricotés et simultanément re-tricotés en chaussons pour bébé. Photo : Carl Bouchard.

Les romans et l'autobiographie d'André Malraux se voient soumis à une genèse simpliste, réduits à une série de correspondances et d'impostures entre réel et littérature. Sans insister davantage sur cette absurde appropriation de la fiction romanesque, que dire de l'interprétation de l'autobiographie? D'abord, il faut préciser que Malraux n'a jamais voulu écrire son autobiographie. Le premier tome du *Miroir des limbes* ne s'intitule-t-il pas, éloquentement, *Antimémoires*? Pour Malraux, la sincérité est morte avec la psychanalyse : pas de moi épanché. Ensuite, pour ce qui est de l'organisation et du style, les *Antimé-*

Aspects du mythe

Todd confond mythe et mythomanie, comme il se méprend sur les notions d'auteur, de narrateur et de personnage. Malraux ne veut pas être le « transcripteur du réel », mais son « rival ». Pour lui, l'art n'est pas une « soumission », mais une « conquête ». Il ne s'intéresse ni au vrai ni au faux, mais au vécu, c'est-à-dire à la « réalité supérieure du fabuleux historique ». Enfin, il déclare : « En 1910, on fouillait l'inconscient pour y trouver des démons; en 1953, on commence à y trouver des anges (ou des héros). » Malraux ne se